



Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle

9 | 2012

Le dialogisme intertextuel des contes des Grimm

Marvels & Tales, Journal of Fairy-Tale Studies

Détroit, Wayne State University Press, vol. 25, n° 2, 2011

Jean-François Perrin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/feeries/837>

ISSN : 1957-7753

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2012

Pagination : 277-282

ISBN : 978-2-84310-233-2

ISSN : 1766-2842

Référence électronique

Jean-François Perrin, « *Marvels & Tales, Journal of Fairy-Tale Studies* », *Féeries* [En ligne], 9 | 2012, mis en ligne le 15 octobre 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/feeries/837>

en fin de volume. On ne peut que remercier l'équipe éditoriale d'avoir partagé sa compétence et le fruit de ses recherches sur Gueullette pour nous permettre de retrouver — ou de découvrir — ce conteur dans toute sa richesse dialogique et intertextuelle.

Jean Mainil

Marvels & Tales, Journal of Fairy-Tale Studies, Détroit, Wayne State University Press, vol. 25, n° 2, 2011.

Numéro spécial en l'honneur de Jacques Barchilon

Articles

Ann E. Dugan : « Une interview de Jacques Barchilon : du soldat de la France-libre au pionnier du conte de fées ».

Jack Zipes : « La signification du conte de fées à travers l'évolution de la culture ».

Lewis C. Seifert : « L'hybridité animal-humain dans "Babiolo" et "Le Prince Marcassin" de M^{me} d'Aulnoy ».

Philippe Hourcade : « Merveilles et contes chez le duc de Saint-Simon ».

Catherine Vellay-Vallantin : « Le roi Herla au pays de Galles : Lectures nationalistes du voyage dans l'autre monde ».

Judd D. Hubert : « Les réactions graphiques et textuelles de George Cruikshank à ma Mère l'Oie ».

Ann Schmiesing : « Désigner l'adjuvant : soucis maternels et conjectures incorrectes de la reine dans "Rumpelstiltskin" des Grimm ».

Maria Nikolajevna : « "J'espionne Rumpelstiltskin" : jouer avec le lecteur dans *The Witch's Boy* de Michael Grüber ».

Textes et traductions

Suzanne Magnanini : « Entre Straparola et Basile : trois contes de fées tirés du *Della metamorfosi* de Lorenzo Selva (1582) ».

Dans cette livraison de *Marvels & Tales*, on retiendra bien sûr, d'abord, l'interview très enlevée de Jacques Barchilon, pionnier des études sur le conte de fées, et fondateur, voici vingt-cinq ans, de la revue *Merveilles et contes/Marvels & Tales*. Il y retrace les principales étapes de sa carrière depuis son édition critique du manuscrit de 1695 des *Contes* de Perrault et son livre sur *Le conte merveilleux français* (1975), en passant par son édition des *Pensées chrétiennes* de Perrault (1987, avec Catherine Vellay-Vallantin), sa fascination pour le *Perceforest*, son intérêt pour les frères Grimm et, *last but*

not least, sa passion pour l'œuvre de M^{me} d'Aulnoy. On y découvre le néant académique que constituait l'étude des contes de fées dans l'université au début de sa carrière (malgré la thèse de Mary-Elisabeth Storer) — et par là même ce que peut la créativité irrésistible d'un grand chercheur. On y apprend aussi que celui-ci fut, dans sa jeunesse, un résistant engagé dans les forces régulières de la France libre.

L'article de Jack Zipes offre d'abord un large panorama de ce que la recherche a permis de comprendre de l'invention de l'expression « conte de fées » et de la figure de la fée à la fin du xvii^e siècle, dans les milieux précieux. Outre toute une série de rappels sur la culture des salons précieux et sur les liens entre la féerie d'opéra et l'invention du conte dans une culture qui ne découple pas encore l'oralité de l'imprimé, l'étude est concentrée sur trois contes de M^{me} d'Aulnoy : *L'Île de la Félicité*, *Le Mouton* et *Serpentin vert*. Reprenant quelques travaux marquants, notamment ceux d'Anne Defrance, Ann Dugan, Holly Turcker, Laurence Harf-Lancner, Nadine Jasmin, etc., il dégage le caractère créatif de sa langue, y compris dans l'invention de la formule « contes *des* fées » (puisque le « de » décisif est trouvé par M^{me} de Murat), le statut, chez elle, de la fée comme adjuvante ou opposante du processus d'enfantement et d'élevage, la filiation de son personnel féerique aux ancêtres médiévales Mélusine et Morgane, et l'intertextualité mythologique gréco-latine qui les reconfigure, non sans ironie dans le contexte de l'affrontement de cette époque, en France, entre les « Modernes » et les « Anciens ».

Si tout cela est à vrai dire bien connu depuis un certain temps, J. Zipes développe dans la dernière partie de son article une réflexion épistémologiquement inédite à ma connaissance, puisqu'il propose de réinscrire la concaténation des motifs de l'intrigue dans le programme biologique qui régit la lutte de chaque espèce vivante pour sa survie : l'image inaugurale de l'article met en scène une baleine géante absorbant tout ce qui se présente de vivant depuis des millions d'années, emblème d'un organisme qui pour survivre et grandir à dû s'adapter aux modifications de l'environnement. « Le conte de fées n'est pas différent » affirme J. Zipes, qui renforce plus loin l'allégorie d'un titre bien frappé : « Comment le terme *Contes de fées* devint viral ». Comme cela suppose, on l'imagine bien, quelques médiations vers une approche moins naturaliste de l'objet d'art, la conclusion de l'article développe l'idée d'une « évolution culturelle du conte de fées », à partir de l'ouvrage de Walter Burkett, *Creation of the Sacred: Tracks of Biology in Early Religions* (Harvard University Press, 1996), dont le titre révèle l'ambition de trouver le passage du bouillon de culture à la culture proprement dite, et de celui de Kate Distin, *Cultural Evolution* (Cambridge University Press, 2011), qui développe, semble-t-il, un évolutionnisme basé sur la capacité

de l'espèce humaine à reconfigurer l'information prélevée en tel domaine pour l'adapter afin qu'émergent de « nouvelles espèces ». Voici M^{me} d'Aulnoy convertie en épouse morganatique du D^r Frankenstein ou en généticienne de génie : on n'arrête pas le progrès !

L'étude de Lewis C. Seifert reprend le problème de l'hybridation littéraire à partir d'une problématique en plein essor : celle des *Animal studies* qui concentrent leur attention sur la spécificité intrinsèque de l'animal, indépendamment de ses rapports (en général malheureux) avec l'espèce humaine. Il rappelle que les « animaux-machines » du cartésianisme constituent une rupture épistémologique dans une longue tradition culturelle de scepticisme à l'égard d'une rupture trop marquée entre l'homme et l'animal, y compris en termes de capacité à raisonner ; une tradition bien présente encore au XVII^e siècle avec Montaigne et, ajoutons-le, l'épicurisme de Gassendi que synthétise brillamment La Fontaine dans le *Discours à M^{me} de La Sablière*. Au reste, la thèse cartésienne ne sera plus soutenue par grand monde de sérieux au siècle suivant, dans la science mais aussi parmi les écrivains qui comptent. Ce qui intéresse L. C. Seifert est d'observer ce qui se passe à cet égard, en étudiant les figures de métamorphose animal/humain qu'on rencontre dans les contes de fées. Son corpus d'étude est constitué par deux contes de M^{me} d'Aulnoy : *Babiole* et *Le Prince Marcassin*, qui mettent chacun en valeur le combat des protagonistes avec l'animalité comme non-humanité, et son issue. Extrêmement précise et convaincante, son étude aboutit à voir émerger deux messages contrastés : si dans *Babiole*, le combat de l'héroïne contre l'hybridité (elle a été métamorphosée en guenon-guenuche à sa naissance) aboutit à retrouver la hiérarchie traditionnelle entre l'homme et l'animal, dans *Le Prince Marcassin* en revanche, la fin heureuse du conte intègre le maintien d'une certaine dose d'altérité animale chez le prince.

L'étude de Philippe Hourcade présente d'abord un état des connaissances concernant le rayon des contes de fées dans l'immense bibliothèque de Saint-Simon. On y trouve en particulier *La Tyrannie des fées détruite* de M^{me} d'Auneuil, les *Contes des fées* de M^{me} d'Aulnoy, les *Histoires sublimes et allégoriques* de M^{me} de Murat, ainsi que les recueils orientaux de Pétis de La Croix. Ph. Hourcade nous fait ensuite parcourir, d'une plume alerte et brillante, les principaux « lieux¹ » d'un merveilleux qui oscille ici entre féerie et fantastique, sous la plume caustique d'un mémorialiste-historien de haute volée qui ne s'en laisse jamais conter.

1. Dans sa large bibliographie sur le sujet, Ph. Hourcade signale que notre revue a publié un bel article de M. Hersant : « Le jeu de l'anecdote et du conte dans les *Mémoires* du duc de Saint-Simon », *Féeries*, n° 6, Grenoble, Ellug, 2009, p. 47-62 (article accessible en ligne).

L'étude de Catherine Vellay-Vallantin est consacrée au conte-type ATU 470, « L'histoire du roi Herla », caractérisée par trois séquences narratives majeures : le voyage vers l'au-delà, l'opposition entre le temps vécu et le temps réel, et les conséquences de la violation de la prohibition du contact avec le monde des morts, par le caractère létal ou tragique du retour du héros. C. Vellay-Vallantin rappelle d'abord l'histoire du roi Herla selon Walter Map, clerc gallois ayant vécu au XII^e siècle : ce roi, qui a dû accueillir un « roi des Pygmées » ayant toutes les apparences du diable lors du banquet de noces de sa fille, a promis de se rendre l'année suivante chez celui-ci pour participer à ses propres noces (une profusion de cadeaux lui étant offerte à chaque occasion). Au départ du royaume Pygmée (sis au creux d'une haute montagne), le roi se voit offrir un petit bouledogue qui se tient sur le licol de son cheval, avec ordre de ne pas descendre de sa monture avant que le chien n'en saute. On devine que de retour au pays des siècles auront passé, que des compagnons tomberont en poussière à peine le sol effleuré du pied, et que le roi est désormais un errant maudit pour avoir accepté la nourriture des morts. Le récit est ensuite situé dans le contexte de l'invention du purgatoire au Moyen Âge telle que Jacques Le Goff en a établi l'histoire, ainsi que dans celui de la « chasse sauvage » ou « Mesnie Hellequin » qui hante les campagnes tuant tout ce qu'elle rencontre, pour suggérer que l'utopie merveilleuse païenne conserve encore de fortes attaches au pays de Galles, que ce soit par son côté festif et presque dionysiaque ou par son côté terrifiant. La dernière partie de l'article suit les avatars de cette légende aux XIX^e et XX^e siècles, inspirant nombre de feuilletons à succès dans toutes sortes de médias anglophones (Stephen Hawkins compris), et s'intégrant, sous auspices savantes, dans la promotion d'un nationalisme gallois farouchement enraciné en celtitude.

Je résumerai plus succinctement les trois articles suivants : celui de Judd D. Hubert étudie la réécriture et l'illustration, entre 1853 et 1864, des contes *Le Petit Poucet*, *Cendrillon* et *Le Chat botté* par George Cruikshank, un auteur anglais. Ces contes sont largement remodelés pour appuyer la lutte de l'auteur contre l'alcoolisme, ce fléau. L'article d'Ann Schmiesing étudie la seconde série de noms essayés par la reine du conte *Rumpelstiltskin* (Grimm), pour répondre à la devinette posée par le magicien auquel elle a promis son premier-né si elle ne peut deviner son nom. Il apparaît que ces trois noms dénotent la maladie ou l'infirmité en allemand, et que Wilhelm Grimm, qui a lui-même perdu un fils, y a peut-être projeté son inquiétude, mais aussi et surtout que les Grimm programment moins leurs figures féminines pour l'éducation que pour la procréation : CQFD. L'article de Maria Nikolajeva étudie l'intertextualité dans le roman de Michael Grüber comme un jeu

sur les références aussi bien explicites et implicites, dont le propos semble être d'entraîner le lecteur au labyrinthe et de l'y laisser à la merci de son désir herméneutique qui n'est peut-être que l'autre nom du Minotaure.

J'ai déjà dit quelques mots, dans un autre compte rendu de cette livraison de *Féeries*, à propos de l'anthologie *Fairy Tales Framed*, dirigée par Ruth B. Bottigheimer, sur la traduction par Suzanne Magnanini de trois contes de fées inclus dans un roman italien de 1582 : *Della metamorfosi overo transformatione di un virtuoso* (ce qui donne en français dans la traduction de J. Baudoin, en 1611 : *La métamorphose du vertueux, livre plein de moralité, tiré de l'italien de Laurens Selva*). Il s'agit d'un roman imité de *L'Âne d'or* par un prédicateur franciscain très apprécié, d'ailleurs proche de Grégoire XIII, qui a voulu diffuser par ce biais, en usant de l'allégorie, les idées de la Contre-Réforme. Pour les enjeux littéraires du conte et du conte de fées propres à l'Italie depuis Boccace, on voudra bien se reporter au compte rendu précédemment cité.

Les trois contes de fées ici donnés en italien (plus exactement en toscan), puis en traduction anglaise s'inscrivent dans un corpus de treize contes narrés au troisième livre du roman par une compagnie d'hommes et de femmes, lesquels mélangent selon la tradition de Boccace, *beffe, exempla*, histoires d'amour tragiques, histoires de sorcières et même un récit de martyr — la narration des trois contes de fées étant dévolue aux seules femmes de l'assemblée. Chacun s'inscrit dans un type du répertoire international : ATU 503 (« Les présents du petit peuple »), ATU 569 (« La Giberne, le Chapeau et la Trompe »), ATU 550 (« La Quête de l'oiseau d'or »). Chaque conte est assorti d'une interprétation moralisante, assumée soit par la narratrice, soit par des gloses savantes et/ou allégoriques émanant d'une autorité (masculine) de l'assemblée.

Il faut souligner le très grand intérêt d'un tel travail qui aide à comprendre concrètement combien le « conte de fées » n'est pas une invention française de la fin du XVII^e siècle (péché mignon des spécialistes de l'objet dans notre Hexagone), tant comme genre littéraire que comme objet herméneutique. On se trouve en présence, il semble bien désormais, d'un réseau de transmission lettrée d'échelle européenne, où ce type particulier de récit a vocation à s'insérer, avec d'autres, et somme toute assez banalement, dans des matrices complexes issues du roman et/ou du recueil à la façon de Boccace ; quant à la dimension allégorique et didactique dont se prévaudra Perrault contre ses adversaires, ce qui nous est dit ici du remodelage chrétien du récit de Lucien rappelle ce qu'a suggéré Ann E. Dugan de la probable source seconde, pour *La Belle au bois dormant*, d'une nouvelle de l'évêque de Belley — et

romancier édifiant devant l'Éternel — : le prolifique Jean-Pierre Camus².
Enquête à poursuivre en urgence de ce côté-ci des Alpes.

Jean-François Perrin

Jean-Paul Sermain, *Les Mille et Une Nuits entre Orient et Occident*, Desjonquères, Paris, 2009, 200 p.

Après l'édition critique des *Mille et Une Nuits* de Galland (trois volumes, Garnier Flammarion, 2004), Jean-Paul Sermain a publié en 2009, aux éditions Desjonquères, un essai critique sur l'œuvre, sous-titré « entre Orient et Occident ». Par là il indique d'emblée qu'il ne suffisait pas de rendre à la littérature française le chef-d'œuvre de Galland³ : le recueil qu'il a traduit, augmenté, mis en forme est, comme son auteur, un « porteur de Bagdad » ; c'est un passeur d'histoires, de leçons de vie et de symboles, un pont tendu entre deux mondes, l'Orient et l'Occident.

L'édition critique, en accompagnant le texte d'une très riche documentation concernant le contexte de l'œuvre, les relations de Galland à la littérature et la postérité de l'œuvre, proposait au lecteur un grand nombre de pistes d'interprétation ; le présent essai les prolonge et les approfondit, « comme dans une histoire » annonce J.-P. Sermain à la fin de son introduction, c'est-à-dire en privilégiant le fil de la pensée, la progressivité d'une « enquête » symbolique, poétique mais aussi idéologique, portant sur le sens et les enjeux des contes de Galland, vus comme des « corps à coudre », dans le « corps si ample » des *Nuits*. La première expression est issue des contes eux-mêmes (au corps du frère d'Ali Baba dont il est question dans le premier chapitre de cet essai on pourra ajouter, parmi d'autres, celui d'Agib, le Troisième Calender, enveloppé dans une peau de mouton), la seconde est issue de l'avertissement de Galland : toute la question est de savoir dans quelle mesure Galland a voulu figurer par ces mots la spécificité des contes orientaux — autrement dit, dans quelle mesure il a compris leur profonde identité de nature avec les corps dont ils racontent les aventures.

2. « *The Jealous Princess*, Jean-Pierre Camus », traduit par A. E. Dugan, *Marvels & Tales*, Détroit, Wayne State University Press, vol. 22, n° 2, 2008, p. 312-318 ; compte rendu dans *Féeries*, n° 8, Grenoble, Ellug, 2011, p. 197 (disponible en ligne).

3. Comme le souligne J. Mainil dans son compte rendu paru dans le n° 2 de *Féeries* (2005).